

courir chercher un peu de l'eau qui ruisselait dans un magnifique bassin, pour la jeter à la figure des reines évanouies, lorsque l'arandoul l'arrêta d'un geste.

Les Saturniens accouraient en foule, avec une incohérence de cris et de gestes menaçants; au milieu d'eux, enchaînés déjà, Servadac et ses amis marchaient tête baissée.

—Garde à nous! s'écria l'arandoul, les habitants de Saturne n'ont pas l'air commode!... Étrange! étrange! voyez donc leur conformation! voyez, voyez, des ailes, une trompe, des nageoires!...

Les reines, revenues à elles, avaient remis la tête à la fenêtre et ne pouvaient retenir des exclamations d'étonnement.

—Silence! silence! murmura l'arandoul, ils ne regardent pas de notre côté; on ne nous a pas vus tomber et le feuillage nous protège.

En effet au nord des Saturniens se scablaient le douter de la présence du minaret dans l'arbre, tous leurs regards (étaient pour les prisonniers Servadac, son brossier Bon-Zouf, Palmyrin Rosette, six Espagnols, deux officiers et sept soldats anglais, tombés avec le ballon et relevés à moitié aplatis. Les malheureux, déjà couverts de chaînes, étaient interrogés avec rigueur par des Saturniens à tournure militaire.

Tout ce que Servadac put faire fut de lever en l'air un bras chargé de chaînes et de montrer le ciel. Sur un signe du chef indiquant une extrémité du jardin, les prisonniers furent rapidement entraînés de ce côté.

C'est ici le moment de parler de la bizarre conformation des habitants de Saturne; comme les terriens, les hommes de Saturne ont des bras et des jambes terminés, il est vrai, par des mains et des pieds palmés ou plutôt par des nageoires. Jusqu'ici rien de bien étrange, avec des bottes et des gants, il n'y paraîtrait pas trop; mais voici autre chose: les Saturniens ont dans le dos deux ailes semblables à celles des poissons volants! Regardons maintenant leur visage; le nez, trompe atrophiée chez nous, s'est développé et se balance au milieu de leur figure comme une trompe d'élephant. — Cet immense nez a des fonctions multiples, nous voyons dans la foule remplissant le jardin ces diverses fonctions s'accomplir. Quelques Saturniens de haut rang portent des parasols avec ce nez, d'autres cueillent des fleurs des parterres; plus loin certains voltigent au-dessus des groupes et leur nez déployé devient une troisième aile. Enfin voici, dans les grandes pièces d'eau du parc, de jeunes Saturniens qui barbotent; pour eux ce nez à tout faire est devenu nageoire et sert de gouvernail pour les changements de front.

Et les Saturniennes, dira-t-on? Elles sont charmantes, tout simplement! Le beau sexe est largement représenté dans la foule. Ces dames possèdent à peu près les mêmes ornements que les hommes, avec cette différence que les pieds et les mains sont plus élégamment palmés, les ailes plus délicatement ourlées et que la trompe, plus fine, plus flexible, ondule le plus gracieusement en suivant le balancement cadencé de la marche. Les trompes à la Roxelane sont assez communes, surtout parmi les femmes de la variété rose, car nous avons négligé de dire que dans Saturne le genre féminin comptait sept variétés: Blanche, Rose, Bleue, Jaune, Violet et Marron foncé; en tout sept espèces différentes.

Sur ces sept espèces, il y en a une qui est contre une masculinisme l'comme on le voit, Saturne est une planète perfectionnée.

Chaque Saturnin, à un âge fixé par les lois et qui varie suivant les latitudes, est tenu d'épouser un échantillon de chacune des variétés indiquées par voie de tirage au sort; c'est le mariage gratuit et obligatoire, sage institution que les Saturniens possèdent depuis des siècles, après avoir, il est vrai, combattu longtemps pour

l'obtenir contre l'obstination des esprits rétrogrades et réactionnaires. Servadac et ses compagnons, entraînés avec brutalité hors du parc, avaient été enfermés dans la salle basse d'une tour gardant l'entrée principale du palais. Là, ils avaient été livrés à leurs seules réflexions pendant plus de six heures; elles n'étaient pas roses les réflexions de ces infortunés, encore endoloris de leur chute, chargés de fer et tourmentés par l'appréhension d'un traitement plus barbare encore.

(A continuer.)

Le Canard

MONTREAL, 11 AOÛT 1883.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par an, payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverrhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & CIE, Éditeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Bolte 325.

CAUSERIE

"Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier" Ce vers de Boileau me revenait l'autre jour à la mémoire pendant que je lisais un nouvel ouvrage canadien qui vient de paraître. Mais je m'empressai de le chasser comme une mauvaise pensée, car évidemment il ne pouvait trouver son application dans le cas que j'avais sous les yeux. En effet ce que je lisais, c'était la biographie de Sir Narcisse Fortin, Belloc, chevalier commandeur de l'Ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges et premier lieutenant gouverneur de la province de Québec, sous la confédération des provinces de l'Amérique du Nord par M. Stanislas Drapeau.

J'ai dit que je lisais cette biographie, et c'est vrai... (il ne faut pas rire)... je l'ai lue et je ne crains pas de dire que cet ouvrage place son auteur parmi nos meilleurs écrivains canadiens. Quo M. Drapeau fasse comme notre poète lauréat M. Louis Fréchette; qu'il adresse un exemplaire de sa biographie à M. Camille Doucet, l'éminent secrétaire de l'Académie française, et il ne manquera pas d'obtenir le même résultat. Si son œuvre ne revient pas sanctionnée et couronnée par les quarante immortels, ce ne sera pas ma faute.

La lecture de ce chef-d'œuvre m'a tellement amusé, chers lecteurs, que je me crois obligé de vous en dire quelque chose; il ne faut pas être trop égoïste. Et puis d'un autre côté, si cette biographie vous tombait sous les yeux et qu'il vous prit fantaisie de la lire, vous seriez en grand danger de mourir asphyxié; reprochez-moi longtemps ou ne pas vous avoir mis sur vos gardes. Il y a en effet dans cet ouvrage des phrases qu'on ne peut attaquer sans s'être fait une ample provision d'air.

Vous croyez que je plaisante? Ouvrons le livre à la première page et lisons; mais pas d'imprudences, respirez largement... Bien! Y êtes-vous?... Oui! Eh! bien! une, deux! Allons-y! "Au lecteur. En écrivant la biographie de Sir Narcisse Fortin Belloc on touche nécessairement à l'histoire des faits publics et politiques qui se passaient pendant que les circonstances, qu'il n'a pas recherchés l'indiquaient à la confiance des gouvernements dont les chefs comptaient avec raison sur la clairvoyance politique et le dévouement de Sir Narcisse et sur l'entière conformité de vues et d'opinions qui existaient entre eux! !"

Ouf! Comment vous portez-vous, chers lecteurs?... Si vous n'êtes pas

trop mal, nous allons sauter la seconde page où M. Drapeau montre une certaine défiance dans son habileté, pour lire une autre phrase aussi courte que celle que nous venons de voir. Tenez-vous bien, nous commençons: "L'épidémie du choléra asiatique qui éclata en 1832 et en 1831 ayant jeté la consternation et le trouble dans les familles par suite des nombreux décès qui se comptaient par milliers dans chacune de ces deux mémorables époques un mouvement subit d'affaires de la compétence des avocats fit naître des controverses nombreuses entre les héritiers dans la répartition des biens de famille ce qui amena une riche aubaine aux hommes de loi et le jeune Belleau ne fut pas lent à en profiter! !"

Respirons un peu et imaginons nous l'effet que produiraient ces périodes ronflantes sur les quarante vieillards de l'Académie française. Ce serait formidable.

"Dès lors, continua l'infatigable écrivain, il (Sir N. Belleau) s'assura une clientèle qui ne lui fit plus défaut pendant quarante ans qu'il a pratiqué sa profession."

Vous, chers lecteurs, vous auriez dit exercé sa profession, mais un biographe de l'envergure de M. Stanislas Drapeau peut bien se permettre certaines licences, et dire pratiquer sa profession. Ce n'est certainement pas moi qui l'en empêcherai.

"Les succès qui accompagnèrent Sir N. F. Belleau dans le cours de sa vie a donc eu pour point de départ ces accidents fortuits qui donnent moyen de commencer fortune aux personnes désireuses d'en profiter!"

Cette phrase n'a de curieux que les accidents fortuits et la tournure élégante qui la distingue. Je ne la cite que pour l'édification des jeunes collégiens en vacances.

"Les années lucratives se succédant, Sir N. F. Belleau pensa qu'il convenait de s'adjoindre une compagne de vie."

Années lucratives est assez joli, mais s'adjoindre une compagne de vie est une véritable trouvaille, et je conseille à M. Drapeau de la faire enregistrer le plus tôt possible. Comme il demeure dans la capitale cela lui coûtera peu de chose et ce sera une bonne garantie, pour lui.

Deux phrases encore et nous sommes à la fin du premier chapitre.

"C'est sous son administration comme maire de la ville que Sir N. F. Belleau eut à s'occuper des vastes et importants travaux de l'aqueduc qui était une entreprise très dispendieuse pour les ressources de la ville, mais nécessairement indispensable pour la santé publique et la préservation contre les maladies trop souvent répétées à Québec."

Cette phrase est encore assez longue, mais elle est bien belle. Voyez vous cette entreprise dispendieuse pour les ressources de la ville? A la place de ces ressources, moi je me serais plaint à qui de droit, mais elles sont si bonnes qu'elles n'en ont rien fait. Et puis quand une chose est indispensable j'avais toujours cru qu'elle était nécessaire, mais M. Drapeau veut être clair et il nous dit que cette entreprise était nécessairement indispensable pour la santé publique et la préservation contre les maladies... Indispensable pour la préservation contre les maladies!... ça me fait rêver, surtout quand il s'agit de maladies à répétition!

"Lorsqu'il cessa d'être Maire..... il devint père..... Non, je me trompe..... les citoyens exprimèrent à Sir Narcisse leur approbation et leur reconnaissance de ce qu'il avait fait pour le bien de la ville, et comme souvenir de ses services ils lui offrirent son portrait en grand, peint par M. Théophile Hamel, artiste-élève de Rome."

Cette phrase termine le premier chapitre de cette œuvre mémorable; et je regrette que le manque d'espace m'empêche d'aller plus loin, mais ce

sera pour samedi prochain probablement.

L'autre jour je traversais l'Hôtel de ville et en passant devant la salle où siège la cour de recorder, il me prit l'antaisie d'y entrer. La cour était en pleine séance, et on faisait le procès d'un pauvre diable qui, à en juger par la tregne enluminée qui ornait le milieu de son visage devait être un ivrogne invétéré. Le digne magistrat était en train..... de l'admonester sévèrement. "C'est la cinquième fois depuis huit jours que vous êtes amené ici, lui disait-il, et toujours pour la même offense, l'ivrognerie. J'ai tout essayé pour vous corriger et rien ne réussit. Je vais être obligé de vous loger pour six mois chez Payette....." "Ça sera bien inutile, Votre honneur, répond le pochard, et vous allez dépenser de l'argent pour rien. Vous connaissez le proverbe: Qui a bu, boira, eh bien, c'est comme ça et ça ne peut pas être autrement."

Un éclat de rire général accueillit cette réponse et le grave recorder lui-même ne put s'empêcher de sourire; ce qui ne l'empêcha pas de condamner son homme à quinze jours de prison.

La réponse, de ce servent disciple de Baschou contenait une vérité incontestable; l'ivrogne est à peine susceptible de se corriger.

A propos de cela, chers lecteurs, je vous raconterai un fait qui est arrivé à ma connaissance et dont je puis vous garantir l'authenticité.

Un pauvre ouvrier était devenu tellement ivrogne qu'il ne donnait presque plus rien à sa famille. Le samedi avant de rentrer chez lui il buvait le prix de son travail de toute la semaine. La misère, la hideuse misère s'était installée à son foyer et sa malheureuse femme après avoir vainement essayé de le guérir de sa triste maladie achevait de mourir de chagrins et d'épuisement.

Un jour elle reçut la visite du curé de la paroisse, et elle lui raconta toutes ses peines. Le bon prêtre, après avoir réfléchi quelques instants, lui dit:

—Je crois avoir trouvé le remède, ma pauvre enfant. Écoutez-moi bien, et suivez de point en point les instructions que je vais vous donner.

—Je veux bien, répondit la malheureuse, mais je crains, monsieur le curé, que tout ne soit inutile. Mon mari n'a plus ni cœur, ni honneur, et rien ne peut plus l'émouvoir, pas même la vue de ses pauvres enfants mourant de faim.

—Nous allons toujours essayer le moyen que je vais vous proposer, et j'ai tout lieu de croire qu'il nous réussira.

—Dieu vous entende! monsieur le curé.

—Je vais dès aujourd'hui faire faire un cercueil que je vous enverrai, et que vous aurez soin de cacher soigneusement.

Le premier soir qu'il rentrera ivre-mort, vous vous ferez aider par ceux qui le ramèneront, et vous le coucherez dans le cercueil, puis vous transformerez la chambre en chapelle ardente. Vous tendrez les murs de noir et vous allumerez toutes les bougies dont vous pourrez disposer. Vous prendrez vous-même le costume que l'on prête d'ordinaire à Satan, et quand votre mari s'éveillera, vous tâcherez d'agir fortement sur son esprit.

Le bon curé prit congé de sa paroissienne et ne manqua pas de lui envoyer le lendemain le cercueil qu'il lui avait promis; il eût même le soin d'y ajouter le costume complet de Méphisto, le roi des enfers.

Le soir, l'ouvrier rentra ivre-mort comme d'habitude, et sa femme ne manqua pas d'exécuter de point en point le programme tracé par le curé. Elle coucha son homme dans le cercueil qu'elle plaça au milieu de la chambre, elle tondit les murs de noir et de blanc et alluma toutes les bou-

gies qu'elle avait à la maison. Ceci fait elle revêtit le costume diabolique s'arma d'une fourche et se plaçant à la tête du cercueil, elle attendit. Deux heures après un hoquet formidable annonça le réveil de l'ivrogne. Il se dressa dans son cercueil, promena autour de lui un regard plus hébété qu'effrayé, et demanda d'un air ennuyé: "Qu'est ce que ça veut dire?... Où suis-je?..."

—En enfer!... répondit sa femme en déguisant sa voix. — "En enfer?" Mais je suis donc passé de vie à trépas. — "Oui, mon garçon et tu es rendu chez le diable." — "Le voici; c'est moi, fit la femme en se montrant tout à coup dans le costume que l'on sait....."

Bien loin d'être effrayé, l'ivrogne eut l'air parfaitement satisfait.

Dis donc, vieux, fit il en éjignant de l'œil, tu dois bien avoir une goutte à donner aux autres?... Non?... Eh ben, voilà trente sous, tu connais les écus, vas me chercher une bouteille de whiskey, et ma parole d'honneur je te paie la traite.

Le mot de la fin.

Un de mes bons amis dinait l'autre jour dans une pension bien tenue de cette ville, à côté d'une dame au corsage luxuriant. La dame se tournait souvent du côté de la porto. "Je ne sais ce que fait mon mari, dit elle, il m'a dit ce matin en partant qu'il devait aller dans le gros, mais il devrait être rentré et je ne comprends pas ce retard." — "D'autant plus, répartit spirituellement mon ami, qu'il s'agit bien plus simple de rester chez lui, quand il veut aller dans le gros"

Poesie de Robespierre

On a trouvé, dit le Country Visitor de la Nouvelle Orléans, parmi les papiers d'un vieil avocat de Toulouse, les vers suivants écrits de la main même de Robespierre:

A deux époques de la vie L'homme prononce, on bégayant, Deux mots dont la douce harmonie A je ne sais quoi de touchant: L'un est MAMAN et l'autre J'AMME; L'un est créé par un enfant, Et l'autre arrive de lui-même Du cœur aux lèvres d'un amant. Quand le premier se fait entendre, Soudain une mère y répond. La jeune fille devient tendre Quand son cœur entend le second Ah, jeune fille, prends bien garde; Le mot J'AMME est plein de douceur, Et souvent tel qui le hasarde N'en connut jamais la valeur. Il faut une prudence extrême Pour bien distinguer un amant. Celui qui mieux dit "Je vous aime!" Est plus souvent celui qui ment; Qui ne sont rien parle à merveille. Crains un amant rempli d'esprit. C'est ton cœur et non ton oraille, Qui doit entendre ce qu'il dit.

MAXIMILIEN ROBESPIERRE.

Les pèlerins canadiens.—Les pèlerins canadiens sont maintenant à Lourdes, et d'après une lettre que nous avons reçue avant-hier, nous voyons que deux d'entre eux ont fait beaucoup de sensation en arrivant dans cette petite ville. Nous ne voulons pas les nommer, mais nous nous faisons un plaisir de dire que l'effet qu'ils ont produit était dû aux superbes chapeaux qu'ils portaient. Ces chapeaux ont été achetés chez MM. Deroine & Lefrançois les populaires chapeliers du No. 614 Rue Ste Catherine et cela leur fait grand honneur.

—Dans le pays compris entre le Tigre et l'Euphrate, les couvées manquent souvent. Cela s'explique: la poule a peur des tigres et l'aufra-